

Aux marges des empires, entre diaspora et États-nation: les Grecs d'Abkhazie

Michel Bruneau*

Serguei Mambetov**

ABSTRACT

Through the centuries, the Greeks have been found all along the coast of the Black Sea. Abkhazia, on the Southern part of Russia, has known the presence of a flourishing Greek Community. Today, this community is on decline and the question is asked if it is condemned to disappear. This article examines the recent history of the Greek population of Abkhazia (Sukhum and surrounding villages), the situation of the refugees in Greece (their reception and their settlement) and the possibility of their return to Abkhazia.

RÉSUMÉ

À travers les siècles, les Grecs ont été présents sur les rivages du Pont Euxin. L'Abkhazie, au sud de la Russie et au pied du Caucase, a connu la présence d'une communauté grecque rayonnante. Aujourd'hui cette communauté se trouve en déclin et la question se pose à savoir si elle est condamnée à disparaître. Cet article se penche sur l'histoire récente de la population grecque de l'Abkhazie (Sukhum et les villages environnants), la situation des réfugiés en Grèce (leur accueil et leur installation) et la possibilité de leur retour en Abkhazie.

Les rivages de la mer Noire sont depuis la haute antiquité (VIIe-VIe siècle av. J. C.) un espace de circulation colonisé par les Grecs qui y ont fondé des cités, en particulier en Colchide, rendue célèbre par l'expédition en partie mythique des Argonautes. Mithridate et son royaume hellénisé du Pont, Byzance plus tard, en avaient fait un lac grec, phénomène qui se reproduira de nouveau sur le plan économique à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, à la fin des empires Ottoman et tsariste. Cette implantation

* , ** CNRS-TIDE, Université de Bordeaux III

grecque essentiellement discontinue, du type diaspora, plurimillénaire se situe dans la longue durée et dans un espace constamment pluri-ethnique. Elle n'a constitué qu'à deux instants relativement brefs (royaume de Mithridate et empire de Trébizonde) des États qui n'ont d'ailleurs englobé qu'une partie des rivages du Pont Euxin. Elle a toujours été obligée de composer et de s'insérer dans différentes entités politiques dirigées au profit d'autres peuples dont les plus récentes étaient l'empire Ottoman, la Russie tsariste puis soviétique, la Géorgie. Depuis la Première Guerre mondiale et l'échange des populations du traité de Lauzane (1922), suivie de la période de répression stalinienne (1937-1956), l'hellénisme a connu un recul très sévère dans toute la région, étant même menacé de disparition. Les Grecs d'URSS se sont de nouveau manifestés et ont amorcé une renaissance à partir de la perestroïka (congrès de Gelendjik de 1991). Cela s'est traduit par la réapparition d'une vie associative et culturelle, d'activités entrepreneuriales dans le sud de la Russie, mais aussi par un courant plus ou moins régulier de migrations temporaires ou définitives vers la Grèce. La dissolution de l'empire soviétique multi-ethnique a mis de nouveau au premier plan, comme au début du XXe siècle, les Etat-nations dans lesquels les Grecs du Pont trouvent difficilement leur place.

Sukhum a été à la fin du XIXe et au début du XXe siècles l'un des principaux centres d'activités et de rayonnement des Grecs de la mer Noire. Entourée d'une quarantaine de villages partiellement ou totalement grecs, la capitale de l'Abkhazie et sa périphérie comptaient une vingtaine de milliers de Grecs en 1937. Les événements récents (1992-93) ont ramené ce nombre à un à deux milliers. La communauté grecque aujourd'hui exangue est principalement composée de vieillards restés pour garder les maisons abandonnées par la plus grande partie de leurs occupants. L'hellénisme d'Abkhazie est-il condamné à disparaître comme celui du Pont en 1923? Que sont devenus les Grecs d'Abkhazie? Au delà de ces questions posées en relation avec l'actualité la plus récente, il faut comprendre comment s'est constituée cette diaspora, comment elle s'est développée, a prospéré, puis a connu des phases de repli et a été à plusieurs reprises menacée dans son existence même. Le territoire abkhaze a été tout au long de son histoire un enjeu entre des empires puis des États-nation, aux marges de ceux-ci, mais dans une situation géostratégique de première importance.

Qu'est ce que l'Abkhazie?

Il s'agit d'un territoire étiré sur 190 kilomètres le long de la côte de la mer Noire, situé au pied de la chaîne du Caucase. D'une profondeur variant entre 3 et 25 kilomètres, ce sont des terres de collines ou de moyennes montagnes couvertes par une forêt subtropicale luxuriante dans un climat doux, ensoleillé et pluvieux tout au long de l'année. La beauté exceptionnelle de ce milieu naturel en fait une région particulièrement attractive pour le tourisme qui fut une ressource essentielle pendant la période soviétique. La présence grecque est attestée dans l'antiquité par les cités-emporia de Dioscuria (Sukhum), Pityus (Pitsunda), Zoufi (Lykhno), Nicopia (Neo Athon), Chamcir (Ochemchiri) qui commerçaient avec le nord du Caucase par des passes traversant la chaîne. Les Abkhazes, qui appartiennent au groupe ethnolinguistique du nord-ouest du Caucase avec les Circassiens et les Kabardes, sont mentionnés dans des documents écrits seulement à partir du deuxième siècle de notre ère. A l'époque romaine puis byzantine ils ont été christianisés, si bien que l'évêque Stratophilus de Pitsunda assista au concile de Nicée (325). Après une courte période, à la fin du VIII^e siècle, où ils eurent leur propre État avec les Géorgiens, ils furent ensuite sous la domination de colonies marchandes gênoises et vénitiennes au XIII^e siècle puis surtout des Turcs Ottomans qui construisirent des places fortes sur la côte, Sukhum en particulier. La religion musulmane, qui s'était progressivement introduite dans la paysannerie à partir du pays des Kabardes au XV^e siècle, s'est alors trouvée considérablement renforcée. Sous ses maîtres successifs la population rurale abkhaze musulmane restait encadrée par sa propre féodalité restée chrétienne qui au début du XIX^e siècle était regroupée autour de la lignée des princes Chervachidzé. Elle était fidèle à son adat, code de règles traditionnelles non écrites, sans servage et avec une grande tolérance religieuse. Sous un vernis chrétien ou musulman les Abkhazes conservaient leurs croyances traditionnelles de type panthéiste (Antsva) dont les rites étaient confiés aux anciens (Krindatch A. D. 1994).

L'Abkhazie a été conquise par la Russie dans les années 1810 immédiatement après la Géorgie. A l'inverse de Byzance et de l'empire Ottoman ayant respecté les coutumes locales, la Russie tsariste a imposé son administration centralisée, une réforme agraire et son Église Orthodoxe. Les traditions abkhazes de tolérance religieuse étant heurtées de front, une succession de révoltes populaires ont éclaté. La répression et la "pacification"

russe se sont poursuivies jusqu'en 1864 dans tout le nord-ouest du Caucase entraînant une migration massive des Circassiens vers l'empire Ottoman. Un grand nombre d'Abkhazes ont ainsi émigré ou été déportés entre 1860 et 1878 (guerre russo-turque). C'est l'origine de la diaspora abkhaze de Turquie et de Syrie actuellement plus nombreuse que la population restée sur place. Les Abkhazes sont alors devenus peu à peu minoritaires dans leur propre territoire: de 86 % de la population en 1886, ils sont passés à 26% en 1926, puis 18% en 1989, constituant des groupes compacts dans quelques districts, autour de Goudaouta notamment.

L'Abkhazie fait partie de ces territoires du centre et de l'ouest du Caucase que les Russes ont conquis difficilement aux dépens de peuples de langues caucasiennes et de religion musulmane qu'ils ont chassés ou déportés. Ils ont fait appel à des migrants chrétiens de Russie ou d'Ukraine mais, cela ne suffisant pas, aussi à d'autres peuples chrétiens des rivages de la mer Noire ou des régions voisines (Moldaves, Géorgiens, Arméniens, Grecs et même Estoniens ou Allemands). L'implantation de diasporas a donc été systématiquement favorisée par la Russie tsariste dans ces marches frontalières partiellement désertées à la suite des guerres russo-turques qui se sont succédées au long du XIX^e siècle jusqu'à la première guerre mondiale. Le territoire abkhaze a fait partie du gouvernorat de la mer Noire, étant dans le prolongement de la côte du Kouban avec laquelle il est en parfaite continuité. Cependant il se trouve aussi en continuité avec le territoire géorgien, en particulier la Mingrétie voisine au sud. Sa situation charnière entre Russie et Géorgie avec ses 190 km de côte en fait une zone géostratégique de première importance très convoitée, son milieu naturel étant de plus particulièrement attractif.

La diaspora la plus ancienne est celle des Grecs, venus par la mer et ayant maintenu des liens commerciaux et culturels avec les cités de la mer Egée d'abord, puis avec Constantinople à l'époque byzantine. Dans quelle mesure ces liens ont-ils été maintenus lorsque la mer Noire est devenue un lac Ottoman? On ne sait pas très bien s'il subsistait encore des populations grecques le long de la côte aux XVII^e et XVIII^e siècles mais on pense qu'il y a eu continuité au moins d'une présence commerciale (N. N. Ioanidi, 1990). On retrouve trace de cette présence au début du XIX^e siècle à Sukhum, celle-ci n'ayant cessé de se développer jusqu'au début du XX^e siècle.

Essor et rayonnement d'une diaspora grecque en Abkhazie

Selon N. N. Ioanidi (1990), historien des Grecs d'Abkhazie et sous-directeur des archives nationales abkhazes, très peu de documents attestent de cette présence grecque à Sukhum au début du XIXe siècle. La présence de marchands grecs s'affirme surtout après la guerre de Crimée (1853-56). En 1874, on commence à disposer d'informations chiffrées: sur 76 bourgeois électeurs, 29 sont Grecs (39 %), sur une population de 1161 habitants à Sukhum, 443 auraient été Grecs (38 %). Ils peuvent occuper des fonctions importantes comme C. P. Asvestopoulo, chef de l'association des marchands depuis 1867, membre du conseil municipal et député de Sukhum de 1872 à 1897. L'assainissement de la ville, la construction du marché, d'un hôpital, d'une école, l'éclairage des rues lui sont dus (N. N. Ioanidi, 1990).

C'est surtout après la guerre russo-turque de 1876 que les migrants Grecs ont commencé à affluer dans le Caucase et en particulier en Abkhazie. En 1886 sur les 1367 habitants de Sukhum 499 étaient Grecs et 300 Arméniens. Les Grecs ont alors largement contribué au repeuplement des campagnes autour de Sukhum. En 1888 le diocèse de Sukhum comptait une population grecque rurale de 2048 personnes qui s'adonnait principalement à la culture du tabac. Entre 1873 et 1897 sept églises paroissiales ont été construites dans des villages majoritairement ou exclusivement grecs. Cette population rurale grecque venait de Sukhum, de Stavropol par Krasnaïa Poliana (Adler), ces migrants étant eux-mêmes originaires de Crimée ou surtout du Pont. En 1906, sur 12 paroisses de la 4e circonscription (autour de Sukhum) 7 étaient grecques. Les migrants ont dû défricher totalement les lots de 10 hectares qui leurs avaient été octroyés par le vice-roi du Caucase avec du maïs pour se nourrir et des semences. Les premières années, la vie a été extrêmement dure, à cause notamment de la malaria, et les pertes furent nombreuses. Jusqu'en 1900 la plupart de ces villages eurent une école grecque grâce à l'action d'un prêtre, Kosmas Lambrianidis, et d'un instituteur, Pandeli Papadopoulos. Ensuite les écoles furent russifiées, le grec n'étant plus enseigné qu'une heure par jour.

Une association ou communauté (*kinotita*) des Grecs de Sukhum fut créée en 1905 avec comme objectif de fonder une école et de reconstruire l'église (terminée en 1915). Cette école ouverte en 1909 était la plus importante de la ville avec 209 élèves sur un

total de 917 pour Sukhum. L'évêque russe de Sukhum a donné en 1906 l'autorisation de procéder à la liturgie en grec. Cette communauté grecque de Sukhum, l'une des premières de l'empire russe était dirigée par des médecins et des négociants de tabac.

Le recensement de 1922-23 de Géorgie permet d'avoir une idée relativement précise de la population grecque qui s'élevait à 21 700 personnes environ: 2 490 sur 8 793 habitants à Sukhum (28 %) et 19 222 à la campagne soit 13 % de la population rurale de l'Abkhazie. Après 1925 ces chiffres n'ont cessé de baisser: le recensement de 1926 donne seulement 14 045 Grecs, soit un peu plus de 7 % de la population totale de l'Abkhazie. On trouve un chiffre beaucoup plus élevé au recensement de 1939: 34 621. C'est contradictoire, mais le district de Gagra a entre temps été rattaché à l'Abkhazie. Plus du tiers de cette population grecque a gardé sa nationalité d'origine en grande partie pour conserver ses terres hors des kolkhozes (N. N. Ioanidi, 1990).

Lorsque la révolution de 1917 éclata, les Grecs d'Abkhazie constituaient un groupe ethnique singulier, non homogène socialement. En février 1918, ils sont apparus comme une force politique autonome, ayant formé leur propre soviet à Sukhum. Des groupes armés se sont constitués dans chaque village grec dans un but de protection. Mais ils sont apparus de plus en plus comme des forces antibolcheviques. Les négociants de tabac et armateurs grecs de Sukhum avaient pris le parti des mencheviks contre les bolcheviks. Ils avaient constitué une armée de 100 à 200 hommes dirigée par Charalambos Papadopoulos (Chambos) et basée dans le village de Azanda. Ils ont réussi à entraîner la paysannerie regroupée dans des petites régions ethniquement homogènes (groupes de villages notamment à la périphérie de Sukhum). Cette paysannerie et les Grecs de Sukhum étaient essentiellement mus par un idéal nationaliste en faveur de la Grande Idée, de la création d'une république indépendante du Pont au nord de la Turquie et de régions autonomes grecques en Russie et Transcaucasie. Ce mouvement nationaliste animait la plupart des communautés grecques de l'empire Ottoman et de l'ex-Russie tsariste. Il s'était traduit par la création d'un Conseil National Grec de Transcaucasie qui s'appuyait sur une division armée grecque de 3000 hommes, issue de l'armée tsariste en cours de décomposition; le bataillon le plus proche était basé à Batoum. La présence grecque était renforcée par l'arrivée récente de milliers de réfugiés du Pont fuyant la répression turque et attendant une évacuation vers la Grèce.

Les batailles politiques ont eu également à cette époque un caractère ethnique, car une armée irrégulière d'Arméniens commandée par Chazar qui avait participé au soulèvement bolchévique de Sukhum (avril-mai 1918) à côté d'Abkhazes, de Mingréles et de Grecs, a attaqué les villages grecs de Constantinovska (Odichi) et de Michailovka (Kouma). Cette attaque fut repoussée grâce à la solidarité de tous les villages grecs des environs et les troupes pro-bolcheviques durent se retirer vers Goudaouta puis Sotchi pourchassée par Charalambos dit Chambos. Pendant une année environ la ville de Sukhum et sa périphérie rurale furent sous le contrôle de ces groupes armés grecs agissant pour le compte des mencheviks de Géorgie (V. Agtsidis, 1994).

Cependant la plupart des partisans de Chambos durent partir en 1920 vers Batoum, puis en Grèce avec nombre de réfugiés. En 1921, les bolcheviks ont conquis toute la Transcaucasie mettant fin aux espoirs d'indépendance des Grecs pontiques par suite de leur alliance avec Kemal Ataturc soutenu également par les Alliés occidentaux. Mais d'autres Grecs qui avaient pris le parti des bolcheviks se sont retrouvés à tous les niveaux des soviets: 7 Grecs ont participé au second congrès des soviets d'Abkhazie, 17 au troisième. Quatre kolkhozes des environs de Sukhum étaient majoritairement grecs, 23 partiellement (N. N. Ioanidi, 1990).

En ce début du XXe siècle Sukhum, ville cosmopolite, était devenue l'un des principaux centres économiques et culturels grecs de la mer Noire. La presse en langue grecque s'y est développée dès 1918 (*Nea Zoi*, *Morphosis*). Elle a connu son rayonnement maximum de 1929 à 1933 avec le journal *Kokinós Kapnos* qui couvrait l'ensemble du Caucase, son tirage étant de 3 000 exemplaires en 1934. Il y avait une imprimerie, une maison d'édition, un théâtre professionnel dirigé par T. Kanonidis qui de 1922 à 1937 monta plus de 40 oeuvres et fit des tournées dans les autres centres grecs de la mer Noire (K. Photiadis, 1994), enfin une école normale d'instituteurs ouverte en 1927 à Sukhum. Il y eut en effet jusqu'à 48 écoles primaires grecques en 1925-26 en Abkhazie. La diaspora n'avait jamais connu une telle florescence culturelle à l'époque tsariste caractérisée par une stricte politique assimilatrice. La constitution soviétique de 1928 reconnaissait la langue grecque pontique comme l'égale des autres langues de l'URSS. Mais l'année 1938 marque la fin de la liberté d'enseignement et de la publication en langue grecque.

Le premier déracinement: les déportations de la période stalinienne

Les premiers départs vers la Grèce remontent à la période révolutionnaire et aux années suivantes. Ioanidi (1990) estime à 1 159 familles, soit 3 905 personnes, les départs de Grecs d'Abkhazie de 1926 à mai 1937. De 1923 à 1939 le total se situerait autour de 9 000 personnes pour l'Abkhazie et 20 000 pour l'ensemble de l'URSS. Un bateau fut envoyé par la Grèce en 1939 dans le port de Sukhum afin de "rapatrier" une partie de la communauté grecque de la ville, comme cela est relaté dans la nouvelle de Dumbadze (1992).

En 1938 un coup d'arrêt est brutalement donné au développement et à la vie culturelle des Grecs comme des autres minorités non reconnues comme nationalités à part entière. Les écoles et les églises sont fermées. Les arrestations et déportations vers la Sibérie et l'Asie centrale commencent. Ce mouvement se poursuit en 1944, mais concerne surtout le sud de la Russie, la Crimée. La déportation systématique des Grecs des côtes de la mer Noire, et en particulier de l'Abkhazie, n'est intervenue sur ordre de Staline et Béria qu'en juin 1949 après la défaite des forces de gauche dans la guerre civile grecque. Tous les Grecs, citoyens soviétiques ou non, membres du parti communiste ou non, durent quitter leur foyer le 14 juin au petit matin en emportant le minimum nécessaire. Ils furent transportés en camion puis entassés dans des wagons à bestiaux pour un voyage à destination du Kazakhstan qui dura deux semaines et au cours duquel périrent les plus faibles. L'installation dans des kolkhozes encore non aménagés dans des zones demi-désertiques fut également très pénible et meurtrière pour une partie de cette population. Ioanidi estime à 34 000 les déportés sur une population totale de 40 à 46 000 Grecs d'Abkhazie. Une enquête menée auprès des réfugiés de Sukhum et de ses environs, évacués en Grèce en août 1993 (V. Agtsidis, 1994) montrait que 73 % des familles avaient en 1949 été déportées au Kazakhstan, les autres en Ouzbékistan, un très petit nombre en Kirghizie et en Sibérie.

Les raisons de cette déportation n'ont jamais été clairement formulées par le régime stalinien, mais on peut donner à titre d'hypothèse les suivantes: la méfiance vis à vis d'un peuple lié culturellement et historiquement à la Grèce qui vient de basculer dans le camp occidental, un nombre non négligeable de ces Grecs n'ayant pas pris la nationalité soviétique, enfin la nécessité de

mettre en valeur les terres d'Asie centrale. Le témoignage de P. Boubouridis, médecin de Sukhum, montre la dureté de cette vie en déportation où les déplacements n'étaient autorisés que dans un rayon de 5 km autour du lieu de résidence, avec nécessité de pointer chaque dimanche au poste de police. Les Grecs d'Abkhazie et d'autres régions de la Géorgie ont été les principaux bâtisseurs des villes minière et industrielle de Kentaou et de Tchimkent au Kazakhstan.

A partir de 1956, après le XXe congrès du PCUS, les Grecs citoyens soviétiques eurent l'autorisation de rentrer dans leurs régions d'origine, au bord de la mer Noire par décision du Soviet Suprême du 17 septembre 1955. La diaspora grecque d'Abkhazie commença alors à se reconstituer peu à peu.

Reconstitution de la diaspora grecque d'Abkhazie

P. Boubouridis (1990) estime à 15 000 le nombre de ceux qui sont alors revenus en Abkhazie. Ioanidi donne le chiffre de 2 000 personnes revenues en milieu rural avant 1959 et de 300 familles en ville. Le recensement de 1959 donne le chiffre de 9101 Grecs pour la république autonome d'Abkhazie, celui de 1989 donne 14 664, ce qui ne représente que 42 % des Grecs présents en 1939 et seulement 3% de la population totale de l'Abkhazie en 1989.

Les biens immobiliers des déportés avaient été attribués soit à des cadres de l'administration et du parti en ville, soit à des Géorgiens dont l'installation avait été encouragée à la campagne (1 000 roubles par famille) par le gouvernement en vue d'augmenter la proportion de la population géorgienne dans une Abkhazie qui était officiellement rattachée à la Géorgie depuis 1931. Il était possible d'obtenir la restitution de ces biens en ville par décision de justice, alors qu'à la campagne cela ne fut pas possible et la plupart durent racheter leur maison ou en construire une nouvelle. Il fallut attendre 1989 puis 1991 pour que le Soviet Suprême reconnaisse le caractère illégal de la déportation des peuples par Staline et proclame la restauration de leurs pleins droits. Mais il n'y a toujours pas eu d'indemnisation pour les biens perdus (K. Photiadis, 1994).

La vie des Grecs a repris à la ville comme à la campagne. Dès 1958, le "théâtre national grec", fermé en 1938, fonctionnait de nouveau jouant des pièces d'auteurs pontiques comme Psatha, Kanonidis ou d'auteurs grecs de l'antiquité. Il connut un grand

succès sous la direction du metteur en scène D. Boubouridis, organisant des tournées dans toutes les villes d'URSS où se trouvait une communauté grecque de quelque importance (K. Photiadis, 1994). Une école pour enseigner la langue grecque aux enfants fut ouverte en 1988, mais eut du mal à fonctionner faute d'instituteurs compétents. Dans les villages, seulement le pontique était transmis dans les familles.

La période de la perestroïka est marquée par la création à Sukhum en 1984 d'une association illégale "Epistrophî", c'est à dire "Retour", dont l'objectif était d'obtenir pour les Grecs d'URSS qui le désiraient le droit d'émigrer en Grèce au nom des droits de l'homme. Elle comptait 5 000 membres de toute l'URSS mais dont la plupart étaient de Sukhum et des environs. Elle participa à Moscou les 22-23 octobre 1988 avec des associations d'Allemands et de Juifs à un banquet international pour obtenir des autorités soviétiques ce droit à l'émigration. En 1989 elle s'associa avec l'Union "Mémorial" fondée à Moscou pour revendiquer la reconnaissance des victimes du terrorisme stalinien et des réparations (V. Agtsidis, 1994). Sukhum était redevenue l'un des principaux centres de l'hellénisme d'URSS quand éclata en 1992 un conflit national entre l'Abkhazie et la Géorgie qui allait de nouveau mettre en cause l'existence de la diaspora grecque et provoquer un second déracinement.

La guerre d'Abkhazie et le nouveau déracinement

L'Abkhazie avait depuis 1931 le statut de république autonome rattachée à la Géorgie. Mais les Abkhazes qui ne représentaient plus que 17,8 % de la population en 1989 alors que les Géorgiens étaient 45,7 % et les Arméniens 15 %, n'ont cessé depuis 1978 de réclamer l'indépendance de leur république et son rattachement à la fédération de Russie. Ces revendications se sont intensifiées lorsque le mouvement national géorgien s'est développé à partir de 1988. L'abolition de la constitution de 1978 et son remplacement par celle de 1925, qui conférait à l'Abkhazie le statut de république de l'URSS, à l'initiative d'une faible majorité de députés abkhazes du parlement local acheva de mettre le feu aux poudres. Les officiels abkhazes s'enfuirent à Goudaouta au nord tandis que des troupes géorgiennes débarquaient à Sukhum en août 1992. L'armée abkhaze reçut le soutien des autres nationalités musulmanes du nord du Caucase (Tcherkesses, Adyghes, Tchétchènes...) qui avaient depuis 1991 le projet de

former une fédération indépendante des peuples du nord du Caucase. La prise de Gagra au nord en septembre 1992 puis celle de Sukhum un an après par cette armée dans laquelle les Abkhazes n'étaient que le tiers, fut possible à cause du soutien plus ou moins indirect des Russes qui avaient conservé leurs bases militaires sur place. Plus de 200 000 réfugiés Géorgiens furent repoussés jusqu'à la frontière sud de l'Abkhazie où s'est stabilisé le front en octobre 1993. Un accord de mai 1994 imposé par la Russie a créé de part et d'autre de la rivière Ingouri un couloir occupé par des troupes russes venues s'interposer entre les armées géorgiennes et abkhazes. La situation est ainsi pour le moment stabilisée.

La diaspora grecque de Sukhum et des environs a beaucoup souffert de cette guerre dans laquelle se sont affrontés le nationalisme géorgien et celui des Abkhazes. Ce dernier était soutenu directement par les peuples musulmans du Caucase du nord désireux de constituer une fédération indépendante, indirectement par la Turquie, cherchant à contourner le bloc des états chrétiens de Géorgie et d'Arménie pour accéder directement aux peuples musulmans turcophones d'Azerbaïdjan et d'Asie centrale, et par la Russie qui était désireuse d'affaiblir la Géorgie pour l'amener à adhérer à la Communauté des États Indépendants et conserver ses bases sur la côte géorgienne de la mer Noire. La communauté grecque d'Abkhazie avait depuis longtemps entretenu de bonnes relations avec les Abkhazes qui avaient, lors des déportations de 1949, respecté les biens des Grecs et qui eux aussi avaient souffert du régime stalinien. Elle se trouvait solidaire des autres peuples russophones d'Abkhazie (Russes, Arméniens, Esthoniens...) confrontés à la politique ultranationaliste géorgienne qui cherchait partout à imposer la langue et la culture géorgienne. Mais la diaspora grecque était également présente dans le centre de la Géorgie et en Adjarie donc dans l'armée géorgienne. Elle s'est donc trouvée dans une position d'autant plus difficile que les Abkhazes ont imposé la mobilisation de tous les hommes de 18 à 45 ans. Beaucoup de jeunes grecs sont alors partis en Russie dès le début du conflit pour échapper à cela. On a d'ailleurs par la suite dénombré des Grecs parmi les victimes des deux armées ennemies.

Il ne restait plus aux Grecs qu'à se tourner vers leur État-nation, la Grèce, pour obtenir sa protection, leur évacuation, leur accueil et installation dans ce pays. En mai 1992, mille quatre cents Grecs de Sukhum ont envoyé au premier ministre grec un rapport sur la

situation critique dans laquelle ils se trouvaient lui demandant de les transférer en Grèce pour les installer dans la région de son choix. En août 1992 le débarquement des troupes géorgiennes a provoqué une intensification de la guerre et un afflux de réfugiés dans le sud de la Russie, certains allant jusqu'à l'ambassade grecque à Moscou. Beaucoup sont partis sur des bateaux russes, le port étant la seule issue par laquelle il était possible de fuir la guerre.

En Grèce, les associations et la presse pontiques ont lancé des appels répétés en octobre et novembre. Le 22 décembre, l'ancien maire de Moscou G. Popov, président de l'Union des Grecs d'URSS, a lui-même lancé un appel au gouvernement grec pour qu'il envoie un bateau à Sukhum en vue du rapatriement de quelques deux cents familles se trouvant dans une situation critique à cause des combats. La première vague de réfugiés attendant à l'ambassade à Moscou fut évacuée en novembre vers la Grèce en cars. Cependant la décision d'envoyer un bateau à Sukhum ne fut prise que beaucoup plus tard à la suite d'une manifestation de 5 000 personnes dans le centre d'Athènes organisée par l'association Argo. En juillet 1992, l'opération "Toison d'Or" fut donc organisée par une secrétaire d'État aux Affaires Etrangères, V. Tsouderou, avec l'appui des autorités gouvernementales géorgiennes de Tiflis et Sukhum. Le 15 août 1013 personnes étaient embarquées sur un bateau dans le port de Sukhum. Elles débarquaient le 18 août à Alexandroupoli en Thrace. Deux mille autres personnes furent évacuées dans les semaines qui suivirent en avion de Sukhum et en car de Sotchi. Il a donc fallu attendre plus d'une année pour qu'à la veille de la prise de Sukhum (27 septembre 1993) l'État grec vienne au secours de la population grecque d'Abkhazie alors qu'Israël, par exemple, avait évacué les Juifs, certes moins nombreux, dès le début du conflit.

Une enquête auprès de 314 chefs de familles effectuée dans le bateau au cours de l'opération "Toison d'Or" permet de se faire une idée plus précise de la situation dans laquelle se trouvaient les Grecs avant leur départ. Une partie d'entre eux a été victime des bombardements d'obus au cours du siège de la ville, beaucoup de maisons étant détruites ou incendiées. En ville et dans les villages environnants, des bandes armées irrégulières de Géorgiens se sont livrées à des pillages, des viols, des tortures et des assassinats en toute impunité. L'aisance relative de beaucoup de familles grecques appartenant aux classes moyennes en faisait des victimes toutes désignées. Leurs maisons et appartements ont été parfois

expropriés de fait pour y installer des familles géorgiennes comme cela s'était produit en 1949 à la suite des déportations. Les exactions se sont poursuivies immédiatement après la prise de Sukhum par l'armée abkhaze, en particulier à la campagne. Dix-huit Grecs, habitants de Georgievka et d'Odichi, cinq de Tsebelda furent massacrés en novembre 1993 à quelques jours d'intervalle par des irréguliers voulant s'installer dans leur village à leur place (purification ethnique). L'armée régulière abkhaze les arrêta par la suite.

Une visite de quatre jours à Sukhum et le long de la route qui rejoint la frontière nord à Gagra nous a permis de constater en juin 1994 les ravages causés par la guerre. A Sukhum où ne vivait qu'une faible partie des 160 000 habitants d'avant la guerre les deux tiers des maisons et appartements avaient été détruits ou très fortement endommagés. Les archives nationales d'Abkhazie, dont le sous-directeur N. Ioanidi est Grec, ont été incendiées et totalement détruites intentionnellement en août 1993 à la fin de la période d'occupation de Sukhum par l'armée géorgienne. Une grande partie de la mémoire de la communauté grecque d'Abkhazie (documents divers et collections de journaux) est ainsi partie en fumée. Dans les villages voisins, en particulier à Odichi (Constantinovskaïa), des trois quart des maisons ne restaient plus que les murs. Une seule famille grecque était encore présente sur les lieux ne subsistant que grâce à son potager.

V. Agtsidis (1990) se fondant sur plusieurs témoignages évalue à plus de deux cents les victimes grecques de la guerre. Des 15 000 Grecs d'Abkhazie de 1989 il ne reste plus aujourd'hui que 2 000 environ, d'après N. Ioanidi. Sur ce nombre 300 à 350 vivaient encore en milieu rural. Ce sont pour la plupart des personnes âgées restées pour garder leurs biens ou ce qu'il en reste. Le gouvernement abkhaze de Ardzinba qui s'est constitué après la prise de la capitale s'est affirmé d'emblée comme multi-ethnique désignant deux de ses ministres parmi les Grecs: N. Mystakopoulo et P. Charalambidis (V. Agtsidis, 1994). Une interview que nous ont accordée N. Mystakopoulo et le ministre des Affaires Etrangères S. Djindjolia a clairement mis en évidence le désir du gouvernement abkhaze de voir revenir la plus grande partie de la communauté grecque. Environ cinq cents personnes parmi les réfugiés en Grèce auraient manifesté par écrit le désir de revenir en Abkhazie, leur terre natale. Ces retours semblent actuellement peu probables lorsqu'on interroge tant les Grecs restés sur place que ceux réfugiés à Alexandroupoli, le principal obstacle étant l'insécurité non encore maîtrisée. Les jeunes reviendront moins facilement que les anciens, malgré une situation difficile pour eux en Grèce.

Accueil et installation des réfugiés en Grèce

Les réfugiés d'Abkhazie dont on ignore le nombre actuel en Grèce ont suivi le chemin des autres réfugiés pontiques de l'ex-URSS qu'on estime être au moins 60 000 fin 1993. Alors que seulement 15 % de l'ensemble des réfugiés sont pris en charge par l'Organisme d'Accueil et d'Installation des Grecs Rapatriés (EIYAPOE) créé en 1990 par le ministère des affaires étrangères, on peut supposer qu'une plus grande proportion peut-être des réfugiés de Sukhum s'y trouve puisqu'ils sont arrivés en Grèce particulièrement démunis.

Ils ont d'abord été pris en charge dans des centres d'accueil dont nous citerons deux exemples dans lesquels nous avons enquêté: une école désaffectée à Naoussa en Macédoine, un hôtel entièrement loué par l'Organisme (EIYAPOE) à Nea Chili, faubourg de Alexandroupolis en Thrace. Les familles disposent au maximum d'une chambre et de la nourriture distribuée quotidiennement. Ce séjour ne devrait durer que 15 jours à 1 mois. En fait, dans les deux cas cités, il a duré pour la plupart des familles au moins un an. Ensuite les familles peuvent être envoyées dans un centre de logement provisoire installé sur un terrain aménagé à cet effet à proximité d'un village d'anciens réfugiés pontiques de 1923 ou d'une petite ville telle que Alexandroupoli ou Kavala. Ces maisons en préfabriqué avec le confort élémentaire sont alignées en blocs, un millier de personnes environ y étant logées pendant six mois à un an en principe, en fait souvent plus d'un an. Les centres de Zygo près de Kavala, Sappès et Palagia abritent, surtout le dernier, des réfugiés de Sukhum. Ils y reçoivent des cours de langue et une formation visant à leur intégration dans la société grecque. Les enfants sont scolarisés dans les écoles voisines.

Un troisième stade dans lequel plusieurs familles entrent directement après un séjour prolongé dans les centres d'accueil (Naoussa et Nea Chili) sans passer par les centres de logement provisoire consiste en la location d'appartements pendant deux ans par l'Organisation (EIYAPOE), l'eau et l'électricité étant à la charge des familles. Les réfugiés de Sukhum n'ont pas encore atteint le stade final de l'installation permanente dans des logements construits à leur intention en Macédoine et surtout en Thrace. Ce système très bureaucratique fonctionne grâce à une dotation de la Communauté Européenne. Il se heurte à de grosses difficultés à cause de mauvaises relations entre l'institution (EIYAPOE) et les réfugiés. Des manifestations à Athènes en avril 1994 et Xanthi en

septembre ont été organisées par les associations pontiques et de réfugiés. Les critiques portaient essentiellement sur la gestion non transparente des fonds alloués par Bruxelles ainsi que sur l'administration à laquelle les associations de Pontiques ne sont pas associées malgré leur expérience et leur représentativité. Les employés de l'Organisation ont souvent des difficultés à communiquer avec les réfugiés et sont trop souvent perçus par ceux-ci comme une bureaucratie peu efficace et en grande partie inutile. L'absence de perspectives d'emploi et de vision de leur avenir est la plus grande cause d'insatisfaction et d'angoisse chez les réfugiés. Les centres de logement provisoire dans lesquels certaines familles restent plusieurs années sont de véritables ghettos perçus comme tels.

Le gouvernement grec a choisi particulièrement la Thrace comme région d'accueil pour des raisons géostratégiques évidentes. Le déficit démographique dû à une émigration vers l'Allemagne et les grandes agglomérations de la Grèce est important: la population a diminué de 7,5 % entre 1961 et 1971 (J. Dalègre, 1994). Il s'agit d'une zone frontière avec la Turquie à l'extrémité nord-est de la Grèce dans laquelle vit une forte minorité musulmane en majorité turcophone: 38 % de la population de Thrace selon une estimation du ministère des Affaires Etrangères. En 1991 la Thrace avait 338 147 habitants; en 1993 on estimait à 10 000 les réfugiés pontiques présents dans cette région dans les centres de l'EIYAPOE et à l'extérieur. L'amélioration des infrastructures routières et portuaires en cours grâce aux financements européens ("paquet Delors"), la création de deux zones industrielles à Xanthi et Komotini n'ont pas pour le moment attiré beaucoup d'investissements grecs ou étrangers. Les Pontiques ne trouvent pas facilement des emplois autres que saisonniers (tourisme, récolte du coton...).

Beaucoup de réfugiés ont donc préféré rejoindre dans les grandes agglomérations des parents plus ou moins proches, ne recevant alors aucune aide de l'État. Les quartiers pontiques de Kallithea et de Menidi à Athènes ont reçu beaucoup de réfugiés de Sukhum. Le marché du travail de l'agglomération athénienne est évidemment plus ouvert que celui de Thrace. Pour les réfugiés d'Abkhazie la voie est étroite. Au départ il leur faut surmonter le lourd handicap de la langue et de l'équivalence des diplômes. D'autre part les fortes incitations de la politique étatique à l'installation des réfugiés en Thrace et Macédoine orientale, si elles sont parfaitement justifiées du point de vue de l'aménagement du

territoire grec, sont une source de difficultés supplémentaires pour eux à cause du retard économique de la région, de son caractère encore trop exclusivement rural. Or les réfugiés des années 1990 ne sont pas ceux de 1923; ils appartiennent davantage à des couches sociales urbaines exerçant des métiers qualifiés, voire d'un haut niveau scientifique et technique. On ne peut donc pas les installer facilement à la campagne ni dans des petites villes dans lesquelles le marché du travail est étroit et pas assez diversifié.

Les Grecs d'Abkhazie réfugiés en Grèce sont venus rejoindre la diaspora pontique intérieure. Ils se trouvent pour une part non négligeable d'entre eux aux frontières nord-est de la Grèce dans une situation difficile, en danger de ghettoisation. Depuis 1994 ils protestent de plus en plus vigoureusement contre le sort qui est le leur au sein de l'institution d'accueil (EYAPOE). Ils revendiquent une plus grande autonomie et responsabilité. Ils voudraient comme leurs prédécesseurs de 1923 construire leurs propres logements dans des quartiers ou des agglomérations nouvelles où ils pourraient se rassembler et imprimer leur marque; ils désireraient donc reconstruire un territoire à eux un peu comme les Pontiques de la première diaspora dans leurs villages du nord de la Grèce ou dans leurs quartiers urbains: Kallithea ou Menidi à Athènes, Stavroupoli à Thessalonique. Il leur faut retrouver leur esprit pionnier qui s'est manifesté aux diverses étapes de leur histoire dans le Pont et en URSS, c'est pourquoi plusieurs associations proposent le projet de la construction d'une ville portuaire à Petrola sur la côte de Thrace à l'ouest d'Alexandroupoli (Charalambidis M., 1994).

Les Grecs d'Abkhazie dans la longue durée

L'Abkhazie qui est un espace de circulation, débouché sur la mer Noire des vallées nord-ouest du Caucase, portion du littoral mettant en relation le sud de la Russie et la Géorgie, au contact des peuples chrétiens et des peuples musulmans, a toujours attiré les diasporas: Grecs et Arméniens principalement. L'installation de ces peuples en diaspora a été soit tolérée soit encouragée par les deux grands empires qui ont au cours des quatre siècles derniers dominé la région: l'empire Ottoman puis la Russie tsariste. Les Grecs, dont la présence dans la région remonte à l'antiquité, se sont constamment appuyés sur leurs réseaux sociaux, économiques et culturels qui à plusieurs périodes historiques ont

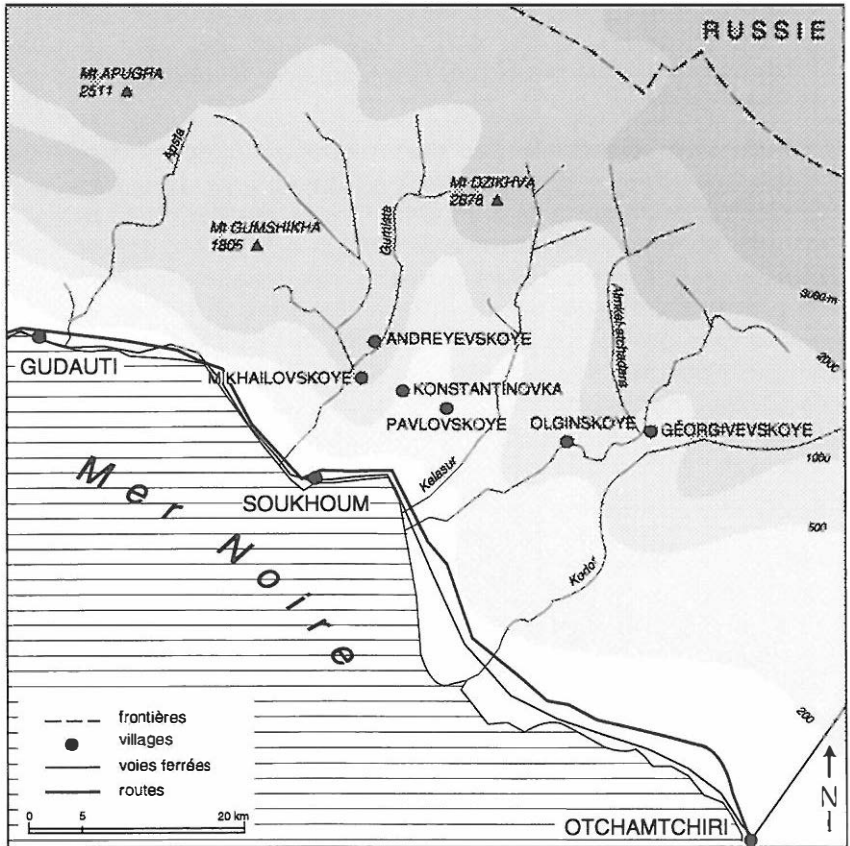
relié les rives de la mer Noire au bassin de la Méditerranée orientale et au reste du monde. En Abkhazie ils n'ont pas seulement développé leurs activités dans le cadre du port cosmopolite de Sukhum dont ils étaient à la fin du XIXe et au début du XXe siècle les principaux animateurs, mais ils ont aussi largement contribué à repeupler les campagnes environnantes à l'initiative de la Russie tsariste alors que la paysannerie abkhaze musulmane partait chez les Ottomans dans les régions d'où venaient ces Grecs. La diaspora abkhaze de Turquie deviendra trois à quatre fois plus nombreuse que la population restée sur place.

Avec l'avènement des États-nation au XXe siècle la diaspora grecque, qui n'a pas réussi à créer le sien dans la région (la république du Pont autour de Trébizonde), recule partout, est même menacée de disparition après sa déportation en Asie centrale par Staline. L'*homo sovieticus* ne réussit cependant pas à venir à bout des minorités ethniques dispersées, si bien qu'après 1956 la diaspora grecque des bords de la mer Noire se reconstitue, reprend possession d'une partie de ses territoires pour réapparaître au grand jour, réaffirmer son identité culturelle au moment de la perestroïka.

L'expansion territoriale de l'État-nation géorgien en Abkhazie encouragée depuis 1931 par Beria et Staline a pu apparaître aux Grecs comme un obstacle dans la mesure où des Géorgiens ont été installés en 1949 dans les maisons de ceux qui étaient déportés en Asie centrale. Ceux-ci appartiennent à une diaspora dont le centre de gravité est dans le sud de la Russie et dont les réseaux s'étendent à une grande partie de l'ex-URSS. Ils ont fait du russe leur langue principale n'ayant pas pu conserver la leur. Se trouvant donc en porte à faux vis à vis du nationalisme géorgien des années 1990, ils ont eu en majorité localement plus de sympathie pour les Abkhazes. Ne voulant donc pas s'engager du côté géorgien ils se sont de plus en plus en 1992 et 1993 retrouvés victimes de bandes armées géorgiennes. Leur seul recours restait l'État grec jouant le rôle de leur territoire d'origine. La faiblesse économique et politique de cet État, plus tourné vers l'Europe occidentale que vers l'Europe orientale, n'a pas permis une évacuation rapide et efficace mais un sauvetage de dernière heure et un rapatriement problématique.

Le gouvernement abkhaze qui s'est auto-proclamé indépendant, avec le soutien indirect non officiel de la Russie, essaie de favoriser au maximum le maintien et le retour des diasporas grecque et arménienne dont il a le plus grand besoin aussi bien du point de

vue démographique qu'économique. Tant que le problème politique posé par l'existence de ce nouvel État ne sera pas durablement réglé entre la Géorgie et la Russie, il est peu probable que les Grecs d'Abkhazie reviennent malgré les difficultés auxquelles ils doivent faire face pour leur intégration en Grèce. La diaspora grecque est cependant toujours présente en Abkhazie, même au gouvernement, et cette présence symbolique peut peut-être dans l'avenir redevenir réelle. Ce déracinement récent a été précédé par d'autres plus anciens, suivis de retours partiels. Il est cependant peu probable que Sukhum redevienne la ville en grande partie grecque du début du siècle. Celle-ci pourra peut-être renaître sur la côte de Thrace à Petrotta dont les associations pontiques de Grèce voudraient faire une nouvelle Sukhum ou Dioscouria. L'histoire des diasporas se situe dans la longue durée, à des échelles de temps en tout cas beaucoup plus grandes que celles des États-nation ou des empires multi-ethniques.



PRINCIPAUX VILLAGES GRECS DES ENVIRONS DE SUKHOUM (ABKHAZIE)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bruneau M., "Territoires de la diaspora grecque pontique", **L'Espace géographique**, 3, 1994, p. 203-216.

Dalègre J., "La Thrace grecque, région frontière", **Cahiers d'Études sur la Méditerranée orientale et le monde Turco-iranien**, 17, 1994, p. 133-152.

Krindatch A. D., **Abkhazia, A Unique Example of Integrated Religious Worship**, non publié, 1994.

En grec

Agtsidis V. (dir.), "I agnosti Ellines tou Pontou", **Ikonomikos Tachidromos**, 14 juillet 1994, Athènes, p. 53-209.

Boubouridis P., "I tragodia ton Ellinon Pontion epi Stalinismou, Romania", 3 et 4, septembre-octobre et novembre-décembre 1990, **Kentro Pontiakon Meleton**, Thessaloniki, 1990, p. 4-11 et 8-13.

Charalambidis M., "I Romania ton Pontion", in **O Ellinismos tis Rossias** (dir. K. Photiadis), **Kathimerini Kyriaki**, 26 juin 1994.

Dumbadze N., **O "Hellados"**, Panorama, Athènes, traduit du géorgien en grec, 1992, p. 56.

Photiadis K., **I genoktonia ton Ellinon tis ESSD kata ti stalini-ki periodo**, non publié, 1994.

Photiadis K., "To elliniko teatro", in **Ellines dimiourgi stin Rosia**, **Kathimerini kyriaki**, 27 novembre 1994.

Photiadis K., "Ellinoglosses ephimerides", **Kathimerini Kyriaki**, 27 novembre 1994.

En russe

Ioanidi N. N. 1990, **Greki v Abkhazii**, Sukhum, p. 87.